L'ouragan des pièces à feu s'enfle jusqu'à n'être plus qu'un unique grondement sourd, et puis il se redivise, en décharges successives. Les salves sèches des mitrailleuses crépitent au-dessus de nous, l'air est plein de ruées invisibles, de hurlements, de sifflements et de susurrements ; ce sont des obus de petit calibre. Mais de temps en temps retentit aussi à travers la nuit la voix d'orgue des grandes « caisses à charbon », des projectiles de l'artillerie lourde qui s'en vont tomber loin derrière nous. Ils ont un cri enroué, lointain, bramant comme des cerfs en rut, et ils déroulent très haut leur trajectoire au-dessus des hurlements et des sifflements des petits obus.

Les projecteurs commencent à fouiller le ciel noir. Leurs rayons s'y allongent, comme de gigantesques règles fuselées. Voici que l'un d'eux s'immobilise et c'est à peine s'il tremble un peu. Aussitôt un second vient le rejoindre ; et l'on aperçoit entre eux un noir insecte qui essaie de s'enfuir : l'avion. Son vol devient mal assuré, il est ébloui et il chancelle.

Nous enfonçons solidement les piquets de fer à des intervalles réguliers. Il y a toujours deux hommes pour tenir un rouleau et les autres déroulent le barbelé, cet horrible fil aux longs aiguillons pressés l'un contre l'autre. Je ne suis plus habitué à ce travail et je me déchire la main.

Au bout de quelques heures, nous avons terminé. Mais nous avons encore du temps avant que les camions n'arrivent. La plupart d'entre nous s'étendent à terre et dorment. J'essaie d'en faire autant. La fraîcheur est trop forte. On s'aperçoit que nous sommes près de la mer et on se réveille constamment à cause du froid.

Enfin, je m'endors pour de bon. Lorsque, tout à coup, je me redresse vivement, je ne sais plus où je suis : je vois les étoiles, je vois les fusées et j'ai un instant l'impression de m'être endormi dans un jardin, au cours d'une fête. Je ne sais pas si c'est le matin ou le soir. Je suis couché dans

le berceau blême du crépuscule et j'attends de tendres paroles qui viendront forcément, des paroles tendres et rassurantes, - est-ce que je pleure ? Je porte la main à mes yeux, c'est si étrange, suis-je un enfant ? De la peau douce. Cela ne dure qu'une seconde, puis je reconnais la silhouette de Kaczinsky. Il est assis paisiblement, le vieux soldat, et il fume une pipe, naturellement une pipe à couvercle. Lorsqu'il remarque que je suis éveillé, il dit : « Tu en as eu une secousse. Ce n'était qu'une fusée qui est allée se perdre en sifflant dans la broussaille. »

Je me lève, je me sens étrangement seul. Il est bon que Kat soit là. Il regarde pensivement du côté du front et dit : « C'est un beau feu d'artifice, dommage qu'il soit si dangereux. »

Derrière nous un obus tombe. Des recrues en tressaillent d'épouvanté. Quelques minutes après un autre éclate. Cette fois-ci plus près de nous. Kat tapote sa pipe en disant : « Ça va barder. »

Ça commence. Nous décampons, en rampant aussi vite que possible. Le coup suivant vient déjà se placer parmi nous. On entend quelques cris. A l'horizon montent des fusées vertes. La boue est projetée très haut ; des éclats de projectiles bourdonnent. On entend leur claquement sur le sol longtemps après que l'explosion de l'obus s'est tue.

A côté de nous est allongée une recrue affolée, une tête de filasse. Il tient la figure enfoncée dans ses mains, son casque a fait la culbute, je le repêche et veux le lui remettre sur le crâne. Il lève les yeux, repousse le casque et, comme un enfant, se laisse aller, en cachant sa tête sous son bras, tout contre ma poitrine. Ses épaules étroites tremblent. Des épaules semblables à celles qu'avait Kemmerich.

Je le laisse faire, mais, pour que le casque serve au moins à quelque chose, je le pose sur son derrière, non pas par facétie, mais parce que c'est l'endroit le plus élevé de son corps. Bien qu'il y ait là un épais matelas de chair, les coups de feu sont dans cette partie abominablement douloureuse. En outre, à l'hôpital il faut rester

pendant des mois couché sur le ventre et, ensuite, il est presque certain qu'on boitera.

Un obus, quelque part, est tombé dans le tas. On entend des cris, entre les coups successifs.

Enfin, le calme se fait ; le bombardement s'est porté plus loin que nous et maintenant il donne sur les dernières positions de réserve. Nous risquons un coup d'œil. Des fusées rouges vacillent dans le ciel. Probablement, il va y avoir une attaque.

Chez nous, tout reste tranquille. Je me lève et je tape sur l'épaule du jeune soldat. « C'est fini, mon petit. Ça s'est encore bien passé. »

Il regarde autour de lui, d'un air égaré. Je lui dis, pour le rassurer : « Tu verras que tu t'y habitueras. »

Il aperçoit son casque et le met sur sa tête... Il revient à lui, lentement. Soudain, il rougit et a l'air embarrassé. Avec précaution, il dirige sa main derrière lui et me regarde douloureusement ; je comprends aussitôt : la colique du feu. En réalité, ce n'est pas pour cela que j'avais posé son casque à cet endroit, mais je le console quand même : « Il n'y a pas à en avoir honte. Déjà d'autres gaillards que toi s'en sont mis plein les culottes lorsqu'ils ont reçu le baptême du feu. Va derrière ces arbustes et ôte ton caleçon. Tu m'as compris... »

Il se trotte. Le calme est devenu plus grand, cependant les cris ne cessent pas. Je questionne Albert.

« Que se passe-t-il ? »

- Là-bas, quelques colonnes ont écopé en plein. »

Les cris continuent. Ce ne sont pas des êtres humains qui peuvent crier si terriblement. Kat dit : « Chevaux blessés. »

Je n'ai encore jamais entendu crier des chevaux et je puis à peine le croire. C'est toute la détresse du monde. C'est la créature martyrisée, c'est une douleur sauvage et terrible qui gémit ainsi. Nous sommes devenus blêmes. Detering se dresse : « Nom de Dieu ! achevez-les donc ! »

Il est cultivateur et il connaît les chevaux. Cela le touche de près. Et, comme par un fait exprès, à présent le

bombardement se tait presque. Les cris des bêtes se font de plus en plus distincts. On ne sait plus d'où cela vient, au milieu de ce paysage couleur d'argent, qui est maintenant si calme ; la chose est invisible, spectrale. Partout, entre le ciel et la terre ces cris se propagent immensément. Detering se dresse, furieux : « Nom de Dieu ! achevez-les ! mais achevez-les donc, nom de Dieu ! »

- Il faut d'abord qu'ils aillent ramasser les hommes », dit Kat.

Nous nous levons pour tâcher de découvrir l'endroit. Si nous voyions les animaux, nous supporterions mieux la chose. Meyer a une jumelle. Nous apercevons un groupe sombre d'infirmiers avec des brancards et de grandes masses noires qui s'agitent. Ce sont les chevaux blessés. Mais ils ne sont pas tous là. Quelques-uns continuent de galoper, s'abattent et reprennent leur course. L'un d'eux a le ventre ouvert ; ses entrailles pendent tout du long. Il s'y entrave et tombe, mais pour se relever encore. Detering lève son fusil et vise. Kat le détourne vivement :

« Es-tu fou ? »

Detering tremble et jette son fusil à terre. Nous nous asseyons et nous nous bouchons les oreilles, mais ces plaintes, ces cris de détresse, ces horribles gémissements y pénètrent quand même, pénètrent tout.

On peut dire que nous sommes tous capables de supporter beaucoup ; mais, en ce moment, la sueur nous inonde. On voudrait se lever et s'en aller en courant, n'importe où, pourvu qu'on n'entende plus ces plaintes. Et, pourtant, ce ne sont pas des êtres humains, ce ne sont que des chevaux. De nouveau, des brancards se détachent du sombre peloton. Puis, quelques coups de feu crépitent. Les grosses masses vacillent et s'aplatissent. Enfin ! Mais ce n'est pas encore fini. Les gens ne peuvent pas s'approcher des bêtes blessées qui s'enfuient dans leur angoisse, en portant dans leur bouche large ouverte toute la souffrance. Une des silhouettes se met à genoux. Un coup de feu : un cheval s'abat, un autre encore. Le dernier se campe sur les jambes de devant et

tourne en cercle comme un carrousel. Assis, il tourne en cercle sur ses jambes de devant raidies ; il est probable qu'il a la croupe fracassée. Le soldat court vers lui et lui tire un coup de feu. Lentement, humblement, la masse s'abat sur le sol. Nous ôtons les mains de nos oreilles. Les cris se sont tus. Il ne reste plus, suspendu dans l'air, qu'un long soupir mourant. Puis il n'y a plus que les fusées, le sifflement des obus et les étoiles, - et cela nous semble presque étonnant.

Detering va et vient en pestant. « Je voudrais savoir le mal qu'ont fait ces bêtes. » Ensuite, il revient sur le même sujet. Sa voix est émue, elle est presque solennelle lorsqu'il lance : « Je vous le dis, que des animaux fassent la guerre, c'est la plus grande abomination qui soit ! »

Nous reprenons le chemin de l'arrière, il est temps de rejoindre nos camions. Le ciel est devenu un peu plus clair. Il est trois heures du matin, le vent est frais et même froid et l'heure livide donne à nos visages un teint de cendre.

Nous avançons en tâtonnant l'un derrière l'autre, à travers les tranchées et les trous d'obus et nous parvenons de nouveau dans la zone du brouillard. Katczinsky est inquiet ; c'est mauvais signe.

« Qu'as-tu, Kat ? demande Kropp.

- Je voudrais que nous soyons rentrés à la maison. »

« A la maison », il veut dire aux baraquements.

« Nous y serons bientôt, Kat. »

Il est nerveux.

« Je ne sais pas, je ne sais pas... »

Nous atteignons les boyaux et puis les prairies. Le petit bois surgit devant nous. Ici nous connaissons chaque pouce de terrain. Déjà voici le cimetière des chasseurs avec ses tumulus et ses croix noires.

A ce moment-là, nous entendons derrière nous un sifflement, qui grandit, et qui devient un grondement puissant comme le tonnerre. Nous nous sommes baissés ; à

cent mètres en avant de nous jaillit un nuage de feu. La minute suivante, une partie du bois s'élève lentement dans l'air. C'est un second obus qui vient de tomber et trois ou quatre arbres sont emportés et puis se brisent en morceaux. Déjà les obus suivants se pressent avec un bruit de soupape de chaudière ; le feu est intense.

« Abritez-vous ! hurle quelqu'un. Abritez-vous ! »

Les prairies sont plates, le bois est trop dangereux, il n'y a pas d'autre abri que le cimetière et ses tombes. Nous nous y rendons en trébuchant dans l'obscurité ; comme un crachat, chacun est là collé à un tas de terre.

Il était temps. Les ténèbres deviennent folles. C'est un déchaînement et une furie. Des ombres plus noires que la nuit se précipitent sur nous, rageusement, faisant comme des bosses gigantesques, et puis nous dépassent. Le feu des explosions met des flamboiements au-dessus du cimetière.

Il n'y a d'issue nulle part. A la lueur des obus, je risqué un coup d'oeil sur les prés. On dirait une mer démontée ; les flammes des projectiles jaillissent comme des jets d'eau. Il est impossible que quelqu'un passe à travers.

Le bois disparaît, il est mis en pièces, broyé, anéanti. Nous sommes obligés de rester ici dans le cimetière.

Devant nous, la terre se crève. C'est une pluie de motes. Je sens une secousse, ma manche est déchirée par un éclat. Je serre le poing, pas de douleur. Mais je ne suis quand même pas rassuré, car les blessures ne font mal qu'au bout d'un certain temps. Je passe la main sur mon bras. Il est égratigné, mais intact. Voilà que mon crâne reçoit un tel choc que ma conscience s'obscurcit presque. Une pensée fulgure dans mon esprit : « Ne pas m'évanouir ! » Je me sens sombrer dans le noir et me remets aussitôt. Un éclat d'obus a frappé mon casque, mais il venait de si loin qu'il ne l'a pas traversé. J'essuie la saleté qui m'empêche d'y voir ; devant moi un trou est béant. Je l'aperçois, quoique difficilement. Il est rare que plusieurs obus tombent successivement dans le même entonnoir. C'est pourquoi je veux m'y mettre.

D'un bond, je m'y allonge. Je suis là aplati comme un poisson hors de l'eau. Mais de nouveau ça siffle. Vite, je me recroqueville ; je cherche à m'abriter. Je sens quelque chose à gauche de moi, je me serre contre cela, la chose cède. Je geins, la terre se déchire, la pression de l'air gronde à mes oreilles, je me glisse sur cette chose qui ne résiste pas. Je m'en recouvre ; c'est du bois et de l'étoffe, un abri, un misérable abri contre les éclats qui viennent s'abattre autour de moi.

J'ouvre les yeux, mes doigts tiennent serrée une manche d'habit, un bras humain, est-ce un blessé ? Je lui parle aussi fort que je peux ; pas de réponse, c'est un mort. Ma main fouille plus loin, trouve des débris de bois... alors je me souviens que nous sommes dans le cimetière.

Mais le feu est plus fort que tout. Il anéantit les sens ; je m'enfonce encore davantage sous le cercueil, il faut qu'il m'abrite, même s'il renferme la Mort.

Devant moi, l'entonnoir est béant. Je le saisis des yeux, comme si je l'empoignais. Il faut enfin que je m'y glisse d'un saut. Mais quelque chose me frappe au visage et une main s'accroche à mon épaule. Le mort s'est-il réveillé ? La main me secoue. Je tourne la tête et une seconde lueur me fait apercevoir la figure de Katzinsky ; il a la bouche grande ouverte et il hurle quelque chose. Je n'entends rien ; il me secoue, il s'approche. Dans un moment d'accalmie, sa voix me parvient. « Les gaz... gaaaz... gaaaz... Faites passer !... »

Je saisis ma boîte à masque ; quelqu'un est étendu non loin de moi, je ne pense plus qu'à une chose : il faut que celui-là aussi sache ! « Les gaaaz, les gaaaz... »

Je l'appelle, je me traîne vers lui, je brandis ma boîte à masque dans sa direction ; il ne remarque rien. Encore une fois, encore une fois : il ne pense qu'à se recroqueviller. C'est une recrue. Je regarde désespérément du côté de Kat, il a mis son masque, je sors vivement le mien, mon casque vole à terre et le masque glisse sur mon visage. J'arrive à l'endroit où est l'homme. Sa boîte à masque est là tout près ; je saisis le masque, je le mets

sur sa tête. Il le prend, je le laisse et soudain, d'une saccade, je me jette dans l'entonnoir.

Le bruit sourd des obus à gaz se mêle au craquement des projectiles explosifs. Une cloche retentit parmi les explosions ; des gongs et des coups frappés sur le métal annoncent partout les gaz, les gaz, les gaaaz...

Derrière moi, un bruit d'écroulement, une fois, deux fois. J'essuie les lunettes de mon masque pour effacer la vapeur de l'haleine. Il y a là Kat, Kropp et un autre. Nous sommes là quatre en proie à une tension lourde, aux aguets, et nous respirons aussi faiblement que possible.

Ces premières minutes avec le masque décident de la vie ou de la mort : le tout est de savoir s'il est imperméable. J'évoque les terribles images de l'hôpital : les gazés qui crachent morceau par morceau, pendant des jours, leurs poumons brûlés.

Avec précaution je respire, la bouche pressée contre le tampon. Maintenant la nappe de gaz atteint le sol et s'insinue dans les creux. Comme une vaste et molle méduse qui s'étale dans notre entonnoir, elle en remplit tous les coins. Je pousse Kat. Il vaut mieux sortir de notre coin et nous aplatis plus haut, au lieu de rester ici où le gaz s'accumule. Mais nous n'y parvenons pas, car une seconde grêle d'obus se met à tomber. On ne dirait plus que ce sont les projectiles qui hurlent ; on dirait que c'est la terre elle-même qui est enragée.

Quelque chose de noir descend vers nous, en craquant. Cela tombe tout près de nous : c'est un cercueil qui a été lancé en l'air.

Je vois Kat bouger et je fais comme lui. Le cercueil est retombé sur le bras étendu du quatrième soldat qui était dans notre trou. L'homme essaie avec l'autre main d'enlever son masque ; Kropp intervient à temps, lui tord rudement le poignet contre le dos et le tient solidement.

Kat et moi nous nous mettons en devoir de dégager le bras blessé. Le couvercle du cercueil est lâche et fendu. Nous pouvons l'ôter facilement. Nous en sortons le mort, qui tombe à terre comme un sac, puis nous

essayons de déplacer la partie inférieure du cercueil. Par bonheur, l'homme perd connaissance et Albert peut nous aider. Nous n'avons plus besoin de prendre autant de précautions et nous nous évertuons jusqu'à ce que le cercueil cède, avec un soupir, sous l'action de levier des bèches.

Il fait plus clair. Kat prend un fragment du couvercle, le met sous le bras fracassé et nous l'enveloppons avec tous nos paquets de pansement. Pour le moment nous ne pouvons pas faire davantage. Ma tête ronfle et résonne sous le masque. Elle est sur le point d'éclater. Les poumons sont très gênés. Ils n'ont, pour respirer, que le même air brûlant et déjà utilisé. Les veines des tempes se gonflent. On croit qu'on va étouffer...

Une lumière grise filtre jusqu'à nous, le vent balaie le cimetière. Je me soulève au-dessus du rebord de l'entonnoir. Dans le crépuscule sale est allongée devant moi une jambe arrachée. La botte est intacte ; je vois tout cela instantanément d'une manière très nette. Mais maintenant, deux ou trois mètres devant moi, quelqu'un se lève, je nettoie mes carreaux ; ils se recouvrent aussitôt de buée, tellement je respire fort ; je regarde éperdument : cet homme-là ne porte plus de masque.

J'attends encore pendant quelques secondes ; il est toujours là debout ; il regarde autour de lui comme s'il cherchait quelque chose et il fait un ou deux pas ; le vent a dissipé le gaz, l'air est libre. Alors, moi aussi, je retire vivement mon masque en poussant un râle, et je tombe à terre. Comme une eau froide, l'air ruisselle en moi ; mes yeux menacent de sortir de ma tête. Cette vague fraîche m'inonde et m'éteint la vue.

Le bombardement a cessé, je me tourne vers l'entonnoir et je fais signe aux autres. Ils sortent et ôtent leurs masques. Nous saisissons le blessé, l'un de nous tenant son bras éclissé. Ainsi nous détalons aussi vite que nous pouvons, non sans trébucher.

Le cimetière est un champ de ruines. Cercueils et cadavres sont dispersés partout. C'est comme si les morts avaient été tués une seconde fois. Mais chacun de ceux qui ont été mis ainsi en pièces a sauvé la vie de l'un de nous.

La clôture du cimetière est détruite ; les rails du chemin de fer de campagne qui passe à côté sont arrachés et ils se dressent en l'air tout cintrés. Devant nous, il y a quelqu'un d'étendu. Nous nous arrêtons ; seul Kropp continue de marcher avec le blessé.

Celui qui gît sur le sol est une recrue. Sa hanche est inondée de sang caillé. Il est si épuisé que je saisis mon bidon, dans lequel j'ai du thé au rhum. Kat arrête ma main et se penche sur le soldat ; « Où as-tu été touché, camarade ? »

Il remue les yeux. Il est trop faible pour répondre. Nous coupons son pantalon avec précaution. Il gémit. « Du calme, du calme, ça va aller mieux... »

S'il a été touché au ventre, il ne faut pas qu'il boive. Il n'a pas vomi, c'est de bon augure. Nous mettons sa hanche à nu. C'est une bouillie de chair, avec des esquilles d'os. L'articulation est atteinte. Ce garçon ne pourra jamais plus marcher.

Je lui frotte les tempes de mon doigt mouillé et je lui donne un coup à boire. Ses yeux s'animent. Alors seulement nous nous apercevons que son bras saigne aussi. Kat étale autant qu'il peut deux paquets de pansement afin de recouvrir la plaie. Je cherche de l'étoffe pour l'enrouler tout autour, sans trop serrer. Nous n'avons plus rien. Alors, je relève la jambe de pantalon du blessé pour faire une bande avec un morceau de son caleçon, mais il n'en a pas ; je le regarde attentivement, c'est le blondin de tout à l'heure. Cependant, Kat a trouvé dans les poches d'un mort d'autres paquets de pansement que nous appliquons sur la blessure avec précaution. Je dis au jeune homme qui nous regarde fixement : « Nous allons maintenant chercher une civière. » Alors il ouvre la bouche et murmure : « Restez ici. » Kat dit : « Nous

nous cette impulsion du sang qui nous unissait à la marche de nos jours.

Aujourd'hui, nous ne passerions dans le paysage de notre jeunesse que comme des voyageurs. Nous sommes consumés par les faits, nous savons distinguer les nuances, comme des marchands, et reconnaître les nécessités, comme des bouchers. Nous ne sommes plus insouciant, nous sommes d'une indifférence terrible. Nous serions là, mais vivrions-nous ?

Nous sommes délaissés comme des enfants et expérimentés comme de vieilles gens ; nous sommes grossiers, tristes et superficiels : je crois que nous sommes perdus.

Mes mains deviennent froides et ma peau frissonne. Et, pourtant, la nuit est chaude, seulement le brouillard est frais, ce brouillard sinistre qui rampe autour des morts devant nous et qui suce la dernière goutte de vie cachée. Demain ils seront livides et leur sang sera noir et coagulé.

Les fusées lumineuses montent toujours dans le ciel et projettent leur éclat impitoyable au-dessus du paysage pétrifié qui est plein de cratères et d'une froide lumière, comme un astre lunaire. Le sang qui coule sous ma peau porte l'inquiétude et la frayeur dans mes pensées. Elles s'affaiblissent et tremblent ; elles veulent de la chaleur et de la vie. Elles ne peuvent pas résister sans consolation et sans illusions ; elles s'embrouillent devant l'image nue du désespoir.

J'entends un cliquetis de bouteillons et j'ai aussitôt un violent désir d'aliments chauds ; cela me fera du bien et me tranquilliserait. Je me contrains avec peine à attendre le moment de la relève.

Puis je descends dans l'abri et j'y trouve, tout prêt pour moi, un bol de gruau. Il y a de la graisse et c'est bon ; je mange lentement. Mais je reste silencieux, bien que les autres soient de meilleure humeur, parce que le bombardement s'est affaibli.

Les jours passent et chaque heure est à la fois incompréhensible et évidente. Les attaques alternent avec les contre-attaques et, parmi les entonnoirs, les morts s'accumulent entre les lignes. Le plus souvent nous pouvons aller chercher les blessés qui ne sont pas trop loin de nous ; mais plusieurs, malgré tout, restent là étendus longtemps et nous les entendons mourir.

Il y en a un que nous cherchons vainement depuis deux jours. Il est sans doute couché sur le ventre et il ne peut pas se retourner. C'est la seule explication qu'il y ait de notre impossibilité de découvrir où il est, car, lorsque l'on appelle avec la bouche tout près du sol, il est extrêmement difficile de savoir d'où vient l'appel.

Il aura sans doute reçu un mauvais coup, une de ces blessures malignes, qui ne sont pas assez fortes pour accabler rapidement le corps et vous faire trépasser à demi étourdi et qui, d'autre part, le sont trop pour qu'on puisse supporter la douleur avec l'espoir de guérir. Kat pense qu'il a une fracture du bassin ou bien un coup dans la colonne vertébrale. Il ne doit pas avoir de blessure à la poitrine ; autrement il ne posséderait pas tant de souffle pour crier. Si sa blessure était autre, on le verrait forcément se remuer.

Peu à peu la voix devient rauque. Le son en est si malheureusement disposé qu'on dirait que cela peut venir de tous les coins de l'horizon. La première nuit, trois camarades sont sortis pour le chercher ; mais alors qu'ils croient avoir trouvé la direction et que déjà ils rampent dans ce sens, dès qu'ils prêtent l'oreille, la voix de nouveau vient d'ailleurs.

Jusqu'à l'aube, ils cherchent en vain. Pendant le jour, on fouille le terrain avec des jumelles ; on ne découvre rien. La seconde journée, la voix de l'homme est plus faible ; on se rend compte que ses lèvres et sa bouche sont devenues sèches.

Notre commandant de compagnie a promis à celui qui le trouverait une permission anticipée avec trois jours de

supplément. C'est là un puissant stimulant, mais même sans cela nous ferions tout le possible, car ces cris sont terribles. Kat et Kropp sortent même une fois pendant l'après-midi. Albert a un bout d'oreille emporté par une balle. Témérité inutile, ils ne le ramènent pas.

Et pourtant, on peut comprendre nettement ce qu'il dit. D'abord, il n'a pas cessé d'appeler au secours ; pendant la seconde nuit il a eu sans doute un peu de fièvre ; il parle à sa femme et à ses enfants ; souvent nous entendons le nom d'Élise. Aujourd'hui, il ne fait plus que pleurer. Ce soir, la voix s'éteint et n'est qu'un gémissement. Mais il soupire encore tout doucement toute la nuit. Nous l'entendons très bien, parce que le vent souffle dans le sens de nos tranchées. Le lendemain matin, lorsque nous croyons déjà qu'il est depuis longtemps entré dans la paix, un râle guttural vient encore une fois de notre côté...

Les journées sont brûlantes et les morts sont étendus là en rangs serrés. Nous ne pouvons pas aller les chercher tous ; nous ne savons pas ce que nous pourrions en faire. Ce sont les obus qui les enterrent. Parfois leur ventre se gonfle comme un ballon. Ils sifflent, rotent et bougent. Ce sont les gaz qui s'agitent en eux.

Le ciel est bleu et sans nuage. Les soirées sont lourdes et la chaleur monte du sol. Lorsque le vent souffle vers nous, il nous apporte l'odeur du sang, cette odeur lourde et d'une répugnante fadeur, cette exhalaison de mort sortie des entonnoirs, qui paraît être un mélange de chloroforme et de pourriture et qui nous donne des malaises.

Les nuits deviennent calmes et la chasse aux ceintures de cuivre des obus et aux parachutes de soie des fusées françaises commence. En vérité, personne ne sait très bien pourquoi ces ceintures d'obus sont si recherchées. Les collectionneurs affirment simplement qu'elles ont de la valeur. Il y a des gens qui s'en chargent tellement que quand ils descendent des tranchées le poids les oblige à marcher tout courbés.

Haie, lui, donne au moins un motif: il veut les envoyer à sa fiancée, comme jarretières. Sur ce, naturellement, les braves Frisons sont pris d'une immense hilarité ; ils se tapent sur les cuisses en disant : « En voilà une plaisanterie ! » Bon Dieu, ce Haie a de l'esprit jusqu'aux oreilles ! Tjaden, plus spécialement, ne peut pas se contenir ; il a dans sa main la plus grande de ces ceintures et à tout moment il y passe sa jambe pour montrer combien d'espace libre il y a encore. « Haie, mon vieux, elle doit en avoir des jambes, oui, des jambes - il faut dire que ses pensées s'élèvent un peu plus haut que ce point-là -, et elle doit en avoir aussi des fesses, oui, comme... comme un éléphant. »

Dans sa gaieté, il n'en finit pas. « Ah ! c'est avec elle que je voudrais bien jouer à se taper sur les jambons, ma parole. »

Haie est radieux, parce que sa fiancée a tant de succès, et il dit, content de lui-même et d'un ton bref: « C'est une gaillarde. »

Les parachutes de soie sont d'une utilisation plus pratique. Trois ou quatre, suivant l'ampleur de la poitrine, font une blouse. Kropp et moi nous en faisons des mouchoirs. Les autres les envoient chez eux. Si les femmes pouvaient voir le péril qu'il y a souvent à aller chercher ces minces chiffons, elles seraient joliment effrayées.

Kat surprend Tjaden en train d'essayer de frapper, en toute tranquillité, sur un obus non éclaté, pour en détacher les ceintures. Avec tout autre, le machin aurait fait explosion, mais Tjaden, lui, comme toujours, a de la chance.

Deux papillons jaunes jouent tout un après-midi devant notre tranchée ; leurs ailes sont tachetées de rouge.

Qu'est-ce donc qui a pu les attirer ici ? Il n'y a pas une plante, pas une fleur aux alentours. Ils se posent sur les dents d'un crâne. Aussi insouciantes sont les oiseaux, ils se sont habitués, depuis longtemps, à la guerre. Chaque matin des alouettes montent dans le ciel entre les fronts ennemis. Il y a un an, nous avons pu en observer

en train de couvrir et qui, même, réussirent à élever leurs petits.

Dans la tranchée, les rats nous laissent tranquilles. Ils sont en avant de nous, nous savons pourquoi. Ils engraisent ; quand nous en voyons un, nous tirons sur lui. La nuit, nous entendons de nouveau les roulements venant de l'autre côté. Pendant le jour, nous n'avons que le bombardement normal, de sorte que nous pouvons réparer les tranchées. Il y a aussi de quoi se distraire, les aviateurs nous servent à cela. Chaque jour, de nombreux combats aériens ont leur public.

Nous ne nous plaignons pas des avions de combat, mais nous haïssons comme la peste les observateurs, car ils attirent sur nous le feu de l'artillerie. Quelques minutes après qu'ils ont fait leur apparition, c'est un déluge de shrapnels et d'obus. Cela nous fait perdre onze hommes en un seul jour, parmi lesquels cinq brancardiers. Deux sont à tel point écrabouillés que Tjaden déclare qu'on pourrait, avec une cuiller, racler ce qui en reste collé à la paroi de la tranchée et leur donner pour cercueil une marmite. Un autre a le bas-ventre emporté, ainsi que les jambes. Mort, planté sur le tronc, dans la tranchée, son visage est jaune citron et sa cigarette luit encore dans sa barbe ; elle rougeoit jusqu'à ce qu'elle atteigne les lèvres.

Nous déposons provisoirement les morts dans un grand entonnoir. Il y en a, jusqu'à présent, trois couches superposées.

Soudain, le feu recommence à rouler furieusement. Bientôt nous revoilà assis dans la rigidité inquiète de l'attente inactive.

Attaque, contre-attaque, choc, contre-choc, ce sont là des mots, mais que ne signifient-ils pas ? Nous perdons beaucoup de monde, surtout des recrues. Dans notre secteur, les vides sont de nouveau comblés par des renforts. Il nous est ainsi venu un des régiments récemment créés,

presque rien que des jeunes gens des derniers contingents. A peine les a-t-on instruits ; ils n'ont pu, avant d'entrer en campagne, que faire des exercices théoriques. Sans doute ils savent ce qu'est une grenade, mais ils n'ont que très peu de connaissances des moyens de s'abriter ; surtout le sens de la chose leur manque. Il faut qu'un relief du sol ait déjà cinquante centimètres de haut pour qu'ils s'en aperçoivent.

Bien que des renforts nous soient indispensables, les recrues nous donnent presque plus de travail qu'elles ne nous sont utiles. Dans cette zone de durs combats elles sont désemparées et tombent comme des mouches. La guerre de positions que l'on fait aujourd'hui nécessite des connaissances et de l'expérience ; il faut comprendre le terrain ; il faut avoir dans l'oreille le bruit des divers projectiles et connaître leurs effets ; il faut prévoir où ils tombent, quel est leur champ d'arrosage et comment on se protège.

Naturellement, tous ces jeunes effectifs ne savent encore presque rien de tout cela. Ils sont décimés, parce qu'ils distinguent à peine un fusant d'un percutant ; ils sont fauchés parce qu'ils écoutent avec angoisse le hurlement des grosses « caisses à charbon » qui sont inoffensives et qui vont tomber très loin de nous, tandis qu'ils n'entendent pas le murmure léger et sifflant des petits monstres qui éclatent au ras du sol. Ils se serrent l'un contre l'autre, comme des moutons, au lieu de se disperser, et même les blessés sont encore abattus, comme des lièvres, par les aviateurs. Ah ! ces pâles figures de navets, ces mains pitoyablement crispées, cette lamentable intrépidité de ces pauvres chiens qui, malgré tout, vont de l'avant et attaquent, de ces pauvres, de ces braves chiens, qui sont si intimidés qu'ils n'osent même pas crier et qui, les bras, les jambes, la poitrine et le ventre tout déchirés, gémissent doucement en appelant leurs mères et cessent aussitôt qu'on les regarde !

Leurs visages, pointus, duveteux et morts ont cette épouvantable absence d'expression des cadavres d'enfants.

On se sent la gorge serrée quand on les voit bondir, courir et tomber. On voudrait les battre, parce qu'ils sont si bêtes, - et aussi les prendre dans ses bras et les éloigner de là où ce n'est pas leur place. Ils portent des vestes, des pantalons gris et des bottes de soldats, mais, pour la plupart, l'uniforme est trop ample, il flotte autour de leurs membres, leurs épaules sont trop étroites ; leurs corps sont trop menus ; on n'a pas eu d'uniformes à la mesure de ces enfants.

Pour un ancien, il tombe de cinq à dix recrues.

Une attaque aux gaz, qui vient par surprise, en emporte une multitude. Ils ne se sont même pas rendu compte de ce qui les attendait. Nous trouvons un abri rempli de têtes bleuies et de lèvres noires. Dans un entonnoir ils ont enlevé trop tôt leurs masques. Ils ne savaient pas que dans les fonds le gaz reste plus longtemps ; lorsqu'ils ont vu que d'autres soldats au-dessus d'eux étaient sans masque, ils ont enlevé les leurs et avalé encore assez de gaz pour se brûler les poumons. Leur état est désespéré ; des crachements de sang qui les étranglent et des crises d'étouffement les vouent irrémédiablement à la mort.

Dans un élément de tranchée, je me trouve soudain en présence d'Himmelstoss. Nous nous cachons dans le même abri. Haletant, tout le monde est couché et attend le moment d'avancer pour l'attaque.

Bien que je sois très agité, en sortant de l'abri, une pensée me traverse encore la tête : je ne vois plus Himmelstoss ! Rapidement je redescends et je le trouve couché dans un coin qui, avec une petite éraflure, fait semblant d'être blessé. A voir son visage, on dirait qu'on l'a assommé. Il a un accès de trouille : il faut dire qu'il est encore nouveau ici. Mais ce qui me rend furieux, c'est de savoir que les jeunes recrues sont dehors tandis que lui est caché là. Je crie d'une voix rageuse :

« Sors d'ici ! »

Il ne bouge pas, ses lèvres tremblent et sa moustache palpite.

« Sors, d'ici ! »

Il raidit ses jambes, se presse contre le mur et montre les dents, comme un chien.

Je le saisis par le bras et veux l'obliger à se lever. Voilà qu'il se met à chialer. Alors mes nerfs m'emportent. Je le tiens par le cou, je le secoue comme un sac, si bien que sa tête oscille des deux côtés et je lui crie en plein visage : « Canaille, veux-tu sortir ? Chien, vache, tu voudrais te cacher ? » Ses yeux deviennent vitreux ; je balance sa tête contre le mur : « Fumier ! » Je lui donne un coup de pied dans les côtes : « Cochon ! » Je le pousse en avant et je le fais sortir la tête la première.

Précisément, une nouvelle vague de nos camarades vient à passer. Il y a avec eux un lieutenant ; il nous regarde et crie : « En avant ! En avant ! Serrez les rangs ! Serrez les rangs ! » Et ce que mes coups n'ont pu obtenir, cette parole l'obtient. Himmelstoss a entendu son supérieur ; il regarde autour de lui, comme s'il s'éveillait, et se joint aux autres.

Je le suis et je le vois bondir. Il est redevenu le tranchant Himmelstoss de la cour de la caserne ; il a même rattrapé le lieutenant et il est tout à fait en tête...

Feu roulant, tir de barrage, rideau de feu, mines, gaz, tanks, mitrailleuses, grenades, ce sont là des mots, des mots, mais ils renferment toute l'horreur du monde.

Nos visages sont pleins de croûtes : notre pensée est anéantie ; nous sommes mortellement las. Lorsque l'attaque arrive, il faut en frapper plus d'un à coups de poing pour qu'il se réveille et suive. Les yeux sont enflammés, les mains déchirées, les genoux saignent, les coudes sont rompus.

Sont-ce des semaines, des mois ou des années qui passent ainsi ? De simples journées. Nous voyons le temps disparaître, à côté de nous, sur les visages décolorés des

mourants ; nos cuillères versent des aliments dans notre corps, nous courons, nous lançons des grenades, nous tirons des coups de feu, nous tuons, nous nous étendons n'importe où, nous sommes exténués et abrutis et une seule chose nous soutient : c'est qu'il y en a encore de plus exténués, de plus abrutis, de plus désemparés, qui, les yeux grands ouverts, nous regardent comme des dieux, nous qui, parfois, pouvons échapper à la mort.

Nous leur faisons la leçon pendant les rares heures de repos. « Tiens, tu vois là cette marmite vacillante ? C'est une mine qui arrive. Reste couché ; elle s'en va là-bas. Mais, quand elle fait comme ceci, fiche le camp. On peut s'en garer en courant. »

Nous exerçons leurs oreilles à percevoir le murmure perfide de ces petits projectiles que l'on entend à peine ; il faut qu'ils reconnaissent parmi le vacarme leur bourdonnement de moustique ; nous leur enseignons qu'ils sont plus dangereux que les gros, que l'on entend venir longtemps à l'avance. Nous leur montrons comment on se cache aux yeux des aviateurs, comment on fait le mort quand on est dépassé par les assaillants, comment il faut armer les grenades, pour qu'elles explosent une demi-seconde avant le choc. Nous leur apprenons à se précipiter rapidement dans des trous d'obus quand arrivent des percutants ; nous leur montrons comment avec un paquet de grenades on nettoie une tranchée ; nous leur expliquons la différence qu'il y a entre les grenades ennemies et les nôtres, pour ce qui est de la durée de l'allumage ; nous appelons leur attention sur le bruit que font les grenades à gaz et nous leur expliquons tous les artifices qui peuvent les sauver de la mort.

Ils nous écoutent, ils sont dociles, mais, lorsque la bataille recommence, le plus souvent, dans leur émotion, ils font tout à contresens.

Haie Westthus est emporté avec l'échine fracassée ; à chaque inspiration son poumon bat à travers la blessure. Je puis encore lui serrer la main. « C'est fini, Paul », gémit-il, en se mordant les bras de douleur.

Nous voyons des gens, à qui le crâne a été enlevé, continuer de vivre ; nous voyons courir des soldats dont les deux pieds ont été fauchés ; sur leurs moignons éclatés, ils se traînent en trébuchant jusqu'au prochain trou d'obus ; un soldat de première classe rampe sur ses mains pendant deux kilomètres en traînant derrière lui ses genoux brisés ; un autre se rend au poste de secours, tandis que ses entrailles coulent par-dessus ses mains qui les retiennent ; nous voyons des gens sans bouche, sans mâchoire inférieure, sans figure ; nous rencontrons quelqu'un qui, pendant deux heures, tient serrée avec les dents l'artère de son bras, pour ne point perdre tout son sang ; le soleil se lève, la nuit arrive, les obus sifflent ; la vie s'arrête.

Cependant, le petit morceau de terre déchirée où nous sommes a été conservé, malgré des forces supérieures et seules quelques centaines de mètres ont été sacrifiées. Mais, pour chaque mètre, il y a un mort.

Nous sommes relevés. Les roues roulent sous nos pieds, en nous ramenant à l'arrière ; nous sommes là debout comme en léthargie et, lorsque se fait entendre le cri : « Attention ! Fil ! » nous fléchissons les genoux pour nous baisser. Quand nous sommes passé ici, c'était l'été ; les arbres étaient encore verts ; maintenant, ils ont un air d'automne et la nuit est grise et humide. Les voitures s'arrêtent, nous en descendons petit groupe de vivants jetés pêle-mêle, reste d'une multitude de noms. Sur les côtés, dans l'obscurité, des gens appellent les numéros des régiments et des compagnies. Et à chaque appel, un petit tas se détache du groupe, un petit nombre insignifiant de soldats crasseux et livides, un petit nombre formidablement réduit, un résidu terriblement petit.

Voici que quelqu'un crie notre numéro ; c'est, nous le reconnaissons à sa voix, notre commandant de compagnie. Il en est donc revenu. Nous allons vers lui et je reconnais Kat et Albert ; nous nous mettons l'un à côté

d'obus me paraît maintenant si indéchiffrable que, dans mon émotion, je ne sais plus de quel côté me tourner. Peut-être ai-je rampé parallèlement aux tranchées et alors ça peut durer jusqu'à l'infini. C'est pourquoi je décris un nouveau crochet.

Ces maudites fusées ! On dirait qu'elles brûlent une heure entière ; on ne peut faire aucun mouvement, sans sentir autour de soi siffler un projectile.

Pourtant, malgré tout, il faut que je sorte de là. Tout en hésitant, je fais tous mes efforts pour continuer à avancer, je rampe sur le sol comme une écrevisse et me déchire les mains aux éclats dentelés des obus, tranchants comme des rasoirs. Parfois, j'ai l'impression que le ciel s'éclaircit un peu à l'horizon ; mais c'est peut-être aussi une illusion. Cependant, je me rends compte peu à peu que ma vie est en jeu dans les mouvements que je fais.

Un obus éclate. Puis deux autres. Et voici que la danse commence. C'est un bombardement qui se déclenche. Des mitrailleuses crépitent. Pour le moment, il n'y a plus qu'à rester couché et à attendre. On dirait que cela tourne à une attaque. Partout montent des fusées. Sans interruption. Je suis couché replié sur moi-même, dans un grand trou d'obus, les jambes dans l'eau jusqu'au ventre. Lorsque l'attaque commencera, je m'y enfoncerai le plus que je pourrai, à la condition de ne pas étouffer, la figure dans la boue. Il faudra que je fasse le mort.

Soudain, j'entends que le tir se raccourcit. Aussitôt, je me précipite dans la profondeur de l'eau, le casque sur la nuque et la bouche tout juste assez haut pour pouvoir respirer un peu.

Puis je suis complètement immobile, car voici que, quelque part, j'entends un cliquetis et des pas lourds et pesants qui s'approchent ; tous mes nerfs sont figés et glacés. Ce bruit passe au-dessus de moi ; la première vague m'a dépassé. Je n'ai eu qu'une seule pensée, une pensée déchirante : que feras-tu si quelqu'un saute dans ton trou ? Maintenant je tire rapidement de son fourreau mon petit poignard ; je l'empoigne solidement et je le

cache dans la vase, tout en le gardant à la main. « Si quelqu'un vient, je le poignarde aussitôt - cette pensée me bat dans le cerveau - je lui perce la gorge pour qu'il ne puisse pas crier. Il n'y a que cela à faire, il sera aussi effrayé que moi, et, dans notre angoisse, nous nous jetterons l'un sur l'autre ; il faut donc que je prenne les devants. »

Maintenant nos batteries répondent, les coups tombent près de moi. Cela me rend presque fou : il ne me manque plus que d'être atteint par les obus de mes camarades ! Je me mets à jurer et à me démener dans la boue. J'ai un véritable accès de rage ; finalement je ne puis plus que gémir et supplier.

Le claquement des obus frappe mon oreille. Si nos gens font une contre-attaque, je suis sauvé. Je presse ma tête contre la terre et je perçois des grondements sourds comme de lointaines explosions minières ; je la relève pour écouter les bruits qui viennent d'en bas.

On entend le bruit de crécelle des mitrailleuses. Je sais que nos retranchements de fils de fer sont solides et presque intacts ; il y en a une partie chargée d'un fort courant électrique. La fusillade grandit. Les ennemis ne peuvent pas passer, ils sont obligés de reculer.

De nouveau je me baisse, tout mon corps tendu jusqu'à l'extrême. Les claquements, glissements et cliquetis redeviennent perceptibles. Au milieu de cela un seul cri perçant. L'ennemi essuie une fusillade : l'attaque est repoussée.

Il fait maintenant un peu plus clair. Près de moi, des pas hâtifs. Ce sont les premiers. Ils sont passés. En voici d'autres. Les craquements des mitrailleuses s'enchaînent sans arrêt. J'entends un vacarme de dégringolade. Justement lorsque je veux me tourner un peu, un corps lourd tombe dans l'entonnoir, glisse et roule sur moi...

Je ne pense à rien, je ne réfléchis à rien. Je me borne à frapper furieusement et je sens simplement que le

corps tressaille, puis devient flasque et se plie comme un sac. Ma main est gluante et mouillée, lorsque je reprends conscience de moi-même.

L'autre râle. Il me semble qu'il hurle et que chaque souffle est comme un cri et un grondement ; mais ce sont seulement mes veines qui battent ainsi. Je voudrais lui fermer la bouche, la remplir de terre, encore une fois le poignarder pour qu'il se taise, car il me trahit ; cependant, je suis déjà revenu à moi et aussi je me sens soudain si faible que je ne puis plus lever la main contre lui.

Donc, je rampe dans le coin le plus éloigné et je reste là, les yeux fixement dirigés sur lui, étreignant le couteau et prêt, s'il bouge, à me précipiter de nouveau sur lui. Mais il ne fera plus rien, déjà je le comprends à son râle.

Je ne puis le voir que très indistinctement. Il n'y a en moi qu'un désir : m'en aller. Si je ne me dépêche pas, il fera bientôt trop clair, maintenant c'est déjà difficile. Cependant, lorsque je tente de lever la tête, je vois l'impossibilité de m'échapper. Le feu des mitrailleuses est si nourri que je serais criblé de coups avant d'avoir fait un seul bond.

Je m'en rends compte une fois de plus avec mon casque, que je soulève un peu au-dessus de terre pour savoir quel est le niveau des projectiles. Un instant plus tard, une balle me l'emporte des mains. Donc, le tir est à ras du sol. Je ne suis pas assez éloigné de la position ennemie pour n'être pas immédiatement atteint par les bons tireurs, si j'essaie de m'enfuir.

La lumière augmente. J'attends ardemment une attaque des nôtres. Les nœuds de mes doigts sont blancs, tellement mes mains s'étreignent, tellement j'implore la cessation du feu et la venue de mes camarades.

Les minutes se succèdent lentement. Je n'ose plus porter les regards sur la sombre silhouette qui est dans l'entonnoir. Je regarde à côté d'elle avec effort, et j'attends, j'attends. Les projectiles sifflent ; ils forment un réseau d'acier ; cela n'en finit pas, cela n'en finit plus.

Alors je remarque que ma main est pleine de sang et soudain j'éprouve un malaise. Je prends de la terre et me

frotte la peau ; au moins maintenant ma main est sale et l'on ne voit plus le sang.

Le feu ne diminue pas. Des deux côtés il est maintenant d'une égale intensité. Il est probable que chez nous on m'a depuis longtemps considéré comme perdu.

Il fait clair, une clarté grise, celle du jour qui naît. Les râles continuent. Je me bouche les oreilles, mais bientôt je retire mes doigts, parce que autrement je ne pourrais pas entendre ce qui se passe.

La forme qui est en face de moi se remue. Je tressaille d'effroi et, malgré moi, je la regarde. Maintenant mes yeux sont comme collés fixement à elle. Un homme avec une petite moustache est là étendu ; sa tête est inclinée sur le côté ; il a un bras à demi ployé, sur lequel la tête repose inerte. L'autre main est posée sur la poitrine, elle est ensanglantée.

Il est mort, me dis-je ; il doit être mort ; il ne sent plus rien ; ce qui râle là n'est que le corps ; mais cette tête essaie de se relever ; les gémissements deviennent, un moment, plus forts, puis le front retombe sur le bras. L'homme se meurt, mais il n'est pas mort. Je me porte vers lui en rampant ; je m'arrête, je m'appuie sur les mains, je me traîne un peu plus en avant, j'attends ; puis je m'avance encore ; c'est là un atroce parcours de trois mètres, un long et terrible parcours. Enfin, je suis à côté de lui.

Alors il ouvre les yeux. Il m'a sans doute entendu et il me regarde avec une expression de terreur épouvantable. Le corps est immobile, mais dans les yeux se lit un désir de fuite si intense que je crois un instant qu'ils auront la force d'entraîner le corps avec eux, de faire des centaines de kilomètres rien que d'une seule secousse. Le corps est immobile, tout à fait calme et, à présent, silencieux ; le râle s'est tu, mais les yeux crient et hurlent ; en eux toute la vie s'est concentrée en un effort

extraordinaire pour s'enfuir, en une horreur atroce devant la mort, devant moi.

Je sens que mes articulations se rompent et je tombe sur les coudes. « Non », fais-je en murmurant.

Les yeux me suivent. Je suis incapable de faire un mouvement tant qu'ils sont là. Alors sa main s'écarte lentement et légèrement de la poitrine ; elle se déplace de quelques centimètres, mais ce mouvement suffit à relâcher la violence des yeux. Je me penche en avant, je secoue la tête et je murmure : « Non, non, non », je lève une main en l'air, pour lui montrer que je veux le secourir et je la passe sur son front.

Les yeux ont battu devant l'approche de cette main ; maintenant, ils deviennent moins fixes, les paupières s'abaissent, la tension diminue. J'ouvre son col et je lui mets la tête plus à l'aise.

Il a la bouche à demi ouverte ; il s'efforce de prononcer des paroles. Ses lèvres sont sèches. Mon bidon n'est pas là, je ne l'ai pas pris avec moi. Mais, au fond du trou, il y a de l'eau dans la vase. Je descends, je prends mon mouchoir, je l'étale à la surface et j'appuie ; ensuite, avec le creux de ma main, je puise l'eau jaunâtre qui filtre à travers.

Il l'avale. Je vais en chercher d'autre. Puis je déboulotte sa veste pour le panser, si c'est possible. De toute façon, il faut que je le fasse, afin que, si je venais à être fait prisonnier, ceux d'en face voient bien que j'ai voulu le secourir et ne me massacrent pas. Il essaie de se défendre, mais sa main est trop faible pour cela. Sa chemise est collée et il n'y a pas moyen de l'écarter ; elle est boutonnée par derrière. Il ne reste que la ressource de la couper.

Je cherche mon couteau et je le retrouve. Mais, au moment où je me mets à taillader la chemise, ses yeux s'ouvrent encore une fois et de nouveau il y a en eux une expression de terreur insensée et comme des cris, de sorte que je suis obligé de les refermer et de murmurer : « Mais je veux te secourir, camarade. » Et j'ajoute, maintenant, en français : « *Camarade... Camarade...*

Camarade... » En insistant sur ce mot-là, pour qu'il comprenne.

Il a reçu trois coups de poignard. Mes paquets de pansement recouvrent les plaies, le sang coule au-dessous ; je les serre plus fortement ; alors il gémit.

C'est tout ce que je puis faire. Nous n'avons plus qu'à attendre, attendre.

Ah ! ces heures, ces heures-là ! Le râle reprend : avec quelle lenteur meurt un être humain ! Car, je le sais, il n'y a pas moyen de le sauver. J'ai, il est vrai, essayé de me figurer le contraire, mais, vers midi, ses gémissements ont détruit ce faux espoir. Si encore, en rampant, je n'avais pas perdu mon revolver, je l'achèverais d'un coup de feu. Je n'ai pas la force de le poignarder.

Cet après-midi, j'atteins les limites crépusculaires de la pensée. La faim me dévore ; je pleurerais presque de cette envie que j'ai de manger, mais je ne puis rien faire contre cela. A plusieurs reprises je vais chercher de l'eau pour le mourant et j'en bois moi-même.

C'est le premier homme que j'aie tué de mes mains et dont, je peux m'en rendre compte exactement, la mort soit mon ouvrage. Kat, Kropp et Müller ont déjà vu, eux aussi, des hommes qu'ils avaient tués ; c'est le cas de beaucoup d'autres, et même souvent dans un corps à corps...

Mais chaque souffle met mon cœur à nu. Ce mourant a les heures pour lui, il dispose d'un couteau invisible, avec lequel il me transperce : le temps et mes pensées.

Je donnerais beaucoup pour qu'il restât vivant. Il est dur d'être couché là, tout en étant obligé de le voir et de l'entendre.

A trois heures de l'après-midi, il est mort.

Je respire, mais seulement pour peu de temps. Le silence me paraît bientôt plus pénible à supporter que les gémissements. Je voudrais encore entendre son râle sac-

cadé, rauque, parfois sifflant doucement et puis de nouveau rauque et bruyant.

Ce que je fais n'a pas de sens. Mais il faut que j'aie une occupation. Ainsi, je déplace encore une fois le mort, afin qu'il soit étendu commodément. Je lui ferme les yeux. Ils sont bruns ; ses cheveux sont noirs, un peu bouclés sur les côtés.

La bouche est pleine et tendre sous la moustache. Le nez est un peu courbé, la peau basanée ; elle n'a pas à présent l'air aussi terne que lorsqu'il était encore en vie. Pendant une seconde, le visage semble même celui d'un homme bien portant ; puis il se transforme rapidement en une de ces étranges figures de mort, que j'ai souvent vues et qui se ressemblent toutes.

Maintenant sa femme pense à lui ; elle ignore ce qui s'est passé. On dirait, à le voir, qu'il lui a souvent écrit ; elle recevra encore d'autres lettres de lui, - demain, dans une semaine, peut-être encore dans un mois, une lettre égarée. Elle la lira et ce sera comme s'il lui parlait.

Mon état empire toujours ; je ne puis plus contenir mes pensées. Comment peut être cette femme ? Est-elle comme la brune élanée de l'autre côté du canal ? Est-ce qu'elle ne m'appartient pas ? Peut-être que, à présent, elle m'appartient à cause de cela. Ah ! si Kantorek était ici à côté de moi ! Si ma mère me voyait ainsi ! ... Certainement, le mort aurait pu vivre encore trente ans, si j'avais mieux retenu mon chemin. S'il était passé deux mètres plus à gauche, maintenant il serait là-bas dans la tranchée et il écrirait une nouvelle lettre à sa femme.

Mais cela ne m'avance à rien, car c'est là le sort de nous tous ; si Kemmerich avait tenu sa jambe dix centimètres plus à droite, si Haie s'était penché de cinq centimètres de plus...

Le silence se prolonge. Je parle, il faut que je parle. C'est pourquoi je m'adresse à lui, en lui disant : « Camarade, je ne voulais pas te tuer. Si, encore une fois,

tu sautais dans ce trou, je ne le ferais plus, à condition que toi aussi tu sois raisonnable. Mais d'abord tu n'as été pour moi qu'une idée, une combinaison née dans mon cerveau et qui a suscité une résolution ; c'est cette combinaison que j'ai poignardée. A présent je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette et à tes armes ; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi, camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi, camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? Si nous jetions ces armes et cet uniforme tu pourrais être mon frère, tout comme Kat et Albert. Prends vingt ans de ma vie, camarade, et lève-toi... Prends-en davantage, car je ne sais pas ce que, désormais, j'en ferai encore. »

Tout est calme. Le front est tranquille, à l'exception du crépitement des fusils. Les balles se suivent de près ; on ne tire pas n'importe comment ; au contraire, on vise soigneusement de tous les côtés. Je ne puis pas quitter mon abri.

« J'écrirai à ta femme, dis-je hâtivement au mort. Je veux lui écrire ; c'est moi qui lui apprendrai la nouvelle ; je veux tout lui dire, de ce que je te dis ; il ne faut pas qu'elle souffre ; je l'aiderai, et tes parents aussi, ainsi que ton enfant... »

Son uniforme est encore entrouvert. Il est facile de trouver le portefeuille. Mais j'hésite à l'ouvrir. Il y a là son livret militaire avec son nom. Tant que j'ignore son nom, je pourrai peut-être encore l'oublier ; le temps effacera cette image. Mais son nom est un clou qui s'enfoncera en moi et que je ne pourrai plus arracher. Il a cette force de tout rappeler, en tout temps ; cette scène pourra toujours se reproduire et se présenter devant moi.

Sans savoir que faire, je tiens dans ma main le portefeuille. Il m'échappe et s'ouvre. Il en tombe des portraits et des lettres. Je les ramasse pour les remettre en place ; mais la dépression que je subis, toute cette situation incertaine, la faim, le danger, ces heures passées avec le mort ont fait de moi un désespéré ; je veux hâter le dénouement, accroître la torture, pour y mettre fin, de même que l'on fracasse contre un arbre une main dont la douleur est insupportable, sans se soucier de ce qui arrivera ensuite.

Ce sont les portraits d'une femme et d'une petite fille, de menues photographies d'amateur prises devant un mur de lierre. A côté d'elles il y a des lettres. Je les sors et j'essaie de les lire. Je ne comprends pas la plupart des choses ; c'est difficile à déchiffrer et je ne connais qu'un peu de français. Mais chaque mot que je traduis me pénètre, comme un coup de feu dans la poitrine, comme un coup de poignard au cœur...

Ma tête est en proie à une violente surexcitation. Mais j'ai encore assez de clarté d'esprit pour comprendre qu'il ne me sera jamais permis d'écrire à ces gens-là, comme je le pensais précédemment. C'est impossible. Je regarde encore une fois les portraits ; ce ne sont pas des gens riches. Je pourrai leur envoyer de l'argent anonymement, si plus tard j'en gagne un peu. Je m'accroche à cette idée ; c'est là du moins pour moi un petit point d'appui. Ce mort est lié à ma vie ; c'est pourquoi je dois tout faire et tout promettre, pour me sauver ; je jure aveuglément que je ne veux exister que pour lui et pour sa famille. Les lèvres humides, c'est à lui que je m'adresse et, ce faisant, au plus profond de moi-même réside l'espoir de me racheter par là et peut-être ici encore d'en réchapper, avec aussi cette petite ruse qu'il sera toujours temps de revenir sur ces serments. J'ouvre le livret et je lis lentement : « Gérard Duval, typographe. »

J'inscris avec le crayon du mort l'adresse sur une enveloppe et puis, soudain, je m'empresse de remettre le tout dans sa veste.

J'ai tué le typographe Gérard Duval. Il faut que je devienne typographe, pensé-je tout bouleversé, que je devienne typographe, typographe...

L'après-midi je suis plus calme. Ma peur n'était pas fondée. Ce nom ne me trouble plus. La crise passe. « Camarade, dis-je au mort qui est à côté de moi, mais je le dis d'un ton rassuré, toi aujourd'hui, moi demain. Toutefois, si j'en reviens, camarade, je lutterai contre cette chose qui nous a tous deux abattus : toi, en te prenant la vie... Et moi ? ... En me prenant aussi la vie. Je te le promets, camarade. Il faut que cela ne se renouvelle jamais plus. »

Le soleil luit obliquement. Je suis épuisé de fatigue et de faim. Ce qui s'est passé hier est pour moi comme un brouillard ; je n'ai plus l'espoir de m'en sortir. Aussi je suis là tout affaissé et je ne comprends même pas que le soir arrive. Le crépuscule tombe. Il me semble, à présent, que le temps passe vite. Encore une heure. Si c'était l'été, il y aurait encore trois heures à attendre. Une heure encore !

Maintenant, je me mets à trembler, craignant que quelque malheur ne se produise d'ici là. Je ne pense plus au mort ; il me devient tout à fait indifférent. Tout à coup, le désir de vivre reprend le dessus et repousse tout ce que je m'étais proposé de faire. Seulement, pour ne pas m'exposer encore à une catastrophe, je bredouille mécaniquement : « Je tiendrai toutes les promesses, toutes les promesses que je t'ai faites. » Mais je sais, dès à présent, que ce n'est pas vrai.

Soudain, je songe que mes propres camarades peuvent tirer sur moi, si je me mets à ramper ; en effet, ils ne savent pas que je suis là. Je crierai, dès que ce sera possible, pour qu'ils m'entendent. Je resterai étendu devant la tranchée, jusqu'à ce qu'ils me répondent.

La première étoile. Le front reste calme. Je respire et, dans mon émotion, je me parle à moi-même : « Mainte-

« Nous ne le reverrons plus. Ils l'ont transporté dans la chambre aux morts.

- Quelle chambre aux morts ? demande Kropp.

- Eh bien, la chambre où l'on meurt...

- Où est-elle donc ?

- C'est la petite chambre au coin de l'étage. Quand quelqu'un est sur le point de claquer, on l'y porte. Il y a deux lits. Partout elle est connue sous le nom de chambre aux morts.

- Mais pourquoi font-ils ça ?

- Ils ont moins de travail ensuite. Puis, c'est plus commode, parce qu'elle est située tout près de l'ascenseur qui conduit au dépositoire. Peut-être font-ils ça aussi pour que les malades qui sont dans les salles ne meurent pas en voyant l'agonie des autres. Enfin, on peut mieux veiller sur quelqu'un quand il est seul.

- Mais, le mourant lui-même ? »

Joseph hausse les épaules.

« D'ordinaire, il ne remarque plus grand-chose de ce qui se passe.

- Tout le monde sait ça ?

- Bien entendu, celui qui est ici depuis quelque temps le sait. »

L'après-midi, le lit de Franz Wächter est réoccupé. Au bout de quelques jours, on emporte également le nouvel occupant. Joseph fait de la main un mouvement significatif. Nous en voyons encore plus d'un arriver et puis s'en aller.

Parfois, des parents sont assis près des lits et pleurent et parlent tout bas et avec embarras. Même, une vieille femme ne veut pas s'en aller ; mais elle ne peut pourtant pas rester là toute la nuit. Le lendemain matin, elle revient de bonne heure, mais c'est tout de même trop tard, car, lorsqu'elle s'approche du lit, il y a déjà dedans quelqu'un d'autre. Il faut qu'elle aille au dépositoire. Elle nous donne les pommes qu'elle avait apportées.

Le petit Peter, lui aussi, va plus mal. Le graphique de sa fièvre est mauvais et, un jour, la légère voiture plate se trouve près de son lit.

« Où me conduit-on ? demande-t-il.

- A la salle de pansement. »

On le met dans la voiture. Mais la sœur commet la faute de décrocher son uniforme et de le mettre sur la voiture ; ainsi elle n'aura pas besoin de revenir. Peter comprend aussitôt et il veut glisser de la voiture.

« Je reste ici. »

On le retient. Il crie tout bas avec son poumon traversé :

« Je ne veux pas aller dans la chambre aux morts.

- Mais nous allons à la salle de pansement !

- Pourquoi, alors, avez-vous besoin de mon uniforme ? »

Il ne peut plus parler. D'une voix rauque et agitée, il murmure :

« Je veux rester ici. »

On ne lui répond pas et on l'emmène.

Devant la porte il essaie de se redresser. Sa tête crépue et noire tremble, ses yeux sont pleins de larmes.

« Je reviendrai, je reviendrai », s'écrie-t-il.

La porte se ferme. Nous sommes tous très émus ; mais nous nous taisons.

Enfin Joseph dit :

« Plus d'un a déjà dit ça. Quand on est là-bas, impossible de tenir le coup. »

Je suis opéré et je dégobille deux jours durant. Mes os ne veulent pas bien se ressouder, dit le secrétaire du médecin. Chez un autre, la soudure s'est effectuée de travers : on sera obligé de briser l'os une seconde fois. C'est quelque chose de pitoyable !

Parmi les nouveaux arrivés, il y a deux jeunes soldats qui ont les pieds plats. A la visite, le médecin-chef s'en aperçoit et il s'arrête, tout joyeux.

« Nous arrangerons ça, raconte-t-il. Nous ferons une petite opération et vous aurez alors des pieds normaux. Ecrivez, ma sœur. »

Lorsqu'il est parti, Joseph, qui sait tout, fait entendre l'avertissement suivant :

« Ne vous laissez pas opérer. Le vieux a la manie des expériences. Quand il peut avoir quelqu'un pour cela, il ne le lâche plus. Il vous opère les pieds plats et ensuite, effectivement, vous n'avez plus les pieds plats ; en revanche, vous avez des pieds bots et il vous faut, pendant toute votre vie, marcher avec des bâtons.

- Mais alors que faire ? demande l'un des soldats.

- Dire non ; vous êtes ici pour guérir vos blessures et non pas pour vos pieds plats. Est-ce qu'au front vous ne les avez pas eus ? Ah ! voyez-vous, maintenant vous pouvez encore courir, mais, dès que le vieux vous aura tenus sous son couteau, vous serez infirmes. Il a besoin de sujets d'expériences ; pour lui, la guerre est, à cause de cela, une époque magnifique, comme pour tous les médecins. Voyez en bas, au centre médical, une douzaine de ses opérés s'y traînent. Plusieurs sont là depuis des années. Pas un seul ne peut marcher mieux qu'avant ; presque tous marchent plus mal et la plupart avec les jambes dans le plâtre. Tous les six mois il les rattrape et il leur brise les os une fois de plus, en disant chaque fois que la guérison va venir. Tenez-vous sur vos gardes ; il n'a pas le droit de le faire si vous dites non.

- Mais, mon vieux, dit l'un des deux, d'un ton las, mieux vaut les pieds que la tête. Sais-tu ce qui t'arrivera si tu retournes là-bas ? Ils feront de moi ce qu'ils voudront, pourvu que je revienne à la maison. Mieux vaut être pied bot que mort. »

L'autre, un jeune homme comme nous, ne veut pas de l'opération. Le lendemain matin, le vieux les fait descendre tous les deux et il leur parle et les menace jusqu'à ce qu'ils finissent par accepter. Que peuvent-ils faire d'autre ? Ce ne sont que de pauvres poilus et lui est un manitou. On les rapporte plâtrés et chloroformés.

Albert va mal ; on vient le chercher pour l'amputer.

On lui coupe toute la jambe. Maintenant, il ne parle presque plus, mais il a dit que quand il remettra la main sur son revolver il se fera sauter la cervelle.

Un nouveau transport arrive, notre chambre reçoit deux aveugles. L'un d'eux est un tout jeune musicien ; lorsque les sœurs lui donnent à manger, elles n'ont jamais de couteau, car, une fois déjà, il en a arraché un à l'une d'elles. Malgré cette précaution, un incident se produit. Le soir, à l'heure du repas, la sœur qui le fait manger est appelée ailleurs ; elle pose sur sa table l'assiette et la fourchette. Alors l'aveugle cherche la fourchette en tâtonnant, la trouve et se l'enfonce de toutes ses forces dans la poitrine ; puis il saisit un soulier et frappe sur le manche tant qu'il peut. Nous appelons à l'aide et il faut trois hommes pour lui enlever la fourchette. Les dents émoussées avaient déjà pénétré profondément. Toute la nuit, il nous injurie et nous empêche de dormir. Le lendemain matin il a une violente crise de larmes.

De nouveau les lits se vident. Des journées se passent au milieu des souffrances et de l'angoisse, des gémissements et des râles. Les chambres aux morts ne servent plus à grand-chose ; il y en a trop peu ; la nuit, les gens meurent même dans notre salle. Ça va plus vite que les sœurs ne peuvent réfléchir.

Mais, un jour, la porte s'ouvre brusquement ; la voiture plate entre et nous apercevons, sur le brancard, Peter, tout pâle, tout menu, se soulevant d'un air triomphal, avec sa tête noire et crépue aux cheveux hérissés. Sœur Libertine, radieuse, le conduit à son ancien lit. Il est revenu de la chambre aux morts. Nous le croyions fini depuis longtemps.

Il regarde autour de lui et s'écrie :

« Qu'est-ce que vous en dites ? »

Et Joseph, lui-même, doit avouer que c'est la première fois qu'il voit ça.

Peu à peu, quelques-uns d'entre nous ont la permission de se lever. On me donne des béquilles, pour m'aider à faire quelques pas, çà et là. Mais je n'en use pas beaucoup ; je ne peux pas supporter le regard d'Albert, lorsqu'il me voit aller dans la chambre. Il me regarde alors toujours avec des yeux si étranges ! Aussi je me glisse parfois dans le couloir ; je puis m'y mouvoir plus librement.

A l'étage en dessous sont les blessés du ventre et de la moelle épinière, ceux qui ont reçu des balles dans la tête et les amputés des deux membres. Dans l'aile droite, les blessés de la mâchoire, les gazés, ceux qui ont été atteints au nez, aux oreilles et au cou. Dans l'aile gauche, les aveugles et ceux qui ont des blessures au poumon, au bassin, aux articulations, dans les reins, dans les parties et à l'estomac. C'est ici qu'on voit sérieusement tous les endroits où un homme peut être blessé.

Deux malades meurent du tétanos. La peau devient terne, les membres se raidissent et il finit par ne plus y avoir de vivant que les yeux, - dans lesquels la vie persiste encore longtemps. Chez beaucoup de blessés, le membre atteint est suspendu en l'air librement, par une sorte de potence ; sous la blessure est placé un bassin, dans lequel s'égoutte le pus. Toutes les deux ou trois heures, on vide le bassin. D'autres sont couchés avec un appareil d'extension et de lourds poids descendent de leur lit. Je vois des blessures à l'intestin qui, continuellement, sont pleines d'excréments. Le secrétaire du médecin me montre des radiographies d'os de la hanche, de genoux et d'épaules complètement brisés.

On ne peut pas comprendre que, sur des corps si mutilés, il y ait encore des visages humains, dans lesquels la vie suit son cours quotidien. Et, cependant, ce n'est là qu'un seul centre médical ; il y en a des centaines de mille en Allemagne, des centaines de mille en France, des centaines de mille en Russie. Puisque pareille chose est possible, combien tout ce qu'on a jamais écrit, fait

ou pensé est vain ! Tout n'est forcément que mensonge ou insignifiance, si la culture de milliers d'années n'a même pas pu empêcher que ces flots de sang soient versés et qu'il existe, par centaines de mille, de telles geôles de torture. Seul l'hôpital montre bien ce qu'est la guerre.

Je suis jeune, j'ai vingt ans ; mais je ne connais de la vie que le désespoir, l'angoisse, la mort et l'enchaînement de l'existence la plus superficielle et la plus insensée à un abîme de souffrances. Je vois que les peuples sont poussés l'un contre l'autre et se tuent sans rien dire, sans rien savoir, follement, docilement, innocemment. Je vois que les cerveaux les plus intelligents de l'univers inventent des paroles et des armes pour que tout cela se fasse d'une manière encore plus raffinée et dure encore plus longtemps. Et, tous les hommes de mon âge, ici et de l'autre côté, dans le monde entier, le voient comme moi ; c'est la vie de ma génération, comme c'est la mienne. Que feront nos pères si, un jour, nous nous levons et nous nous présentons devant eux pour réclamer des comptes ? Qu'attendent-ils de nous lorsque viendra l'époque où la guerre sera finie ? Pendant des années nous n'avons été occupés qu'à tuer ; ç'a été là notre première profession dans l'existence. Notre science de la vie se réduit à la mort. Qu'arrivera-t-il donc après cela ? Et que deviendrons-nous ?

Le plus âgé de notre chambre est Lewandowski. Il a quarante ans et il est déjà depuis dix mois à l'hôpital, à cause d'une blessure grave dans le ventre. Ce n'est que ces dernières semaines qu'il a pu faire quelques pas, en boitant et tout courbé.

Depuis quelques jours, il est très agité. Sa femme lui a écrit du petit trou où elle habite, en Pologne, qu'elle a assez d'argent pour payer le voyage et venir le voir.

Elle est en route et elle peut arriver d'un jour à l'autre. Lewandowski ne trouve plus aucun goût à la nourriture ; même, il donne aux autres sa saucisse aux choux rouges,

La tranchée, l'hôpital et le pourrissoir en commun : il n'y a pas d'autres possibilités.

Bertinck, notre commandant de compagnie, tombe lors d'une attaque. C'était un de ces magnifiques officiers du front qui sont en avant toutes les fois qu'il y a du danger. Depuis deux ans il était avec nous, sans avoir été blessé. Il était bien forcé qu'à la fin quelque chose lui arrivât. Nous sommes dans un trou d'obus, entourés par l'ennemi. Les vapeurs de la poudre soufflent sur nous accompagnées d'une puanteur d'huile ou de pétrole. Nous découvrons deux hommes armés d'un lance-flammes ; l'un porte sur son dos le récipient et l'autre tient dans les mains le tuyau par lequel jaillit le feu. S'ils s'approchent de nous assez pour pouvoir nous atteindre, nous sommes cuits, car nous ne pouvons pas reculer, dans la position où nous nous trouvons.

Nous les prenons sous notre feu. Cependant, ils réussissent à se rapprocher et cela devient mauvais. Bertinck est allongé avec nous dans l'entonnoir. Lorsqu'il remarque que nos coups ne portent pas, parce que, exposés comme nous le sommes à la violence du feu, nous nous préoccupons trop de nous abriter, il prend un fusil, rampe hors de l'entonnoir et vise, redressé sur ses coudes. Il tire ; au même instant une balle claque sur lui : il est touché. Néanmoins, il reste où il est et il continue de viser. Un moment il abaisse son fusil, puis il épaule de nouveau ; enfin le coup part, Bertinck laisse tomber son arme et dit : « Bon ! » puis revient dans le trou d'obus. Le plus éloigné des deux soldats qui porte le lance-flammes est blessé ; il tombe, le tuyau échappe à l'autre, le feu se répand de tous les côtés et l'homme brûle.

Bertinck a reçu une balle dans la poitrine. Un instant après, un éclat d'obus lui fracasse le menton. Le même éclat a encore la force d'emporter la hanche de Leer. Leer gémit et s'appuie sur ses bras. Il perd son sang rapidement. Personne ne peut le secourir. Au bout de quel-

ques minutes, il se replie sur lui-même, comme un boyau vide. A quoi lui a-t-il servi d'avoir été, à l'école, un si bon mathématicien ?

Les mois se succèdent. Cet été de l'année mil neuf cent dix-huit est le plus pénible et le plus sanglant de tous. Les journées sont comme des anges vêtus d'or et d'azur, impassibles au-dessus du champ de la destruction. Chacun d'entre nous sait que nous perdrons la guerre. On n'en parle pas beaucoup. Nous reculons ; après cette grande offensive, nous ne pourrions plus attaquer ; nous n'avons plus ni soldats ni munitions.

Néanmoins, la lutte continue, on continue de mourir...

Été de mil neuf cent dix-huit... Jamais la vie dans sa misérable incarnation ne nous a semblé aussi désirable que maintenant : rouges coquelicots des prairies sur les brins d'herbe, chaudes soirées dans les chambres fraîches et à demi obscures ; arbres noirs et mystérieux du crépuscule, étoiles et eaux courantes, rêves et long sommeil, ô vie, vie, vie ! ...

Été de mil neuf cent dix-huit... Jamais on n'a supporté en silence plus de douleurs qu'au moment où l'on part pour les premières lignes. Les faux bruits, si excitants, d'armistice et de paix ont fait leur apparition ; ils troublent les cœurs et rendent les départs plus pénibles que jamais.

Été de mil neuf cent dix-huit... Jamais la vie au front n'a été plus amère et plus atroce que dans les heures passées sous le feu, lorsque les blêmes visages sont couchés dans la boue et que les mains se convulsent en une seule protestation : « Non, non, non, pas maintenant ! Pas maintenant, puisque ça va être la fin ! »

Été de mil neuf cent dix-huit... Vent d'espérance qui caresse les champs dévastés par le feu, ardente fièvre de l'impatience et de la déception, frisson douloureux de la mort, question incompréhensible : « Pourquoi ? Pour-

quoi n'en finit-on pas ? Et pourquoi s'élèvent ces bruits annonçant la fin ? »

Il y a tant d'aviateurs ici et ils sont si sûrs d'eux-mêmes qu'ils font la chasse aux soldats isolés, comme si c'étaient des lièvres. Pour un avion allemand, il y en a au moins cinq anglais et américains. Pour un soldat allemand, las et affamé, dans sa tranchée, il y en a cinq autres, vigoureux et frais, dans la tranchée opposée. Pour un pain de munition allemand, il y a en face de nous cinquante boîtes de conserves de viande. Nous ne sommes pas battus, car, en tant que soldats, nous sommes plus forts et plus expérimentés ; nous sommes simplement écrasés et repoussés par l'énorme supériorité numérique.

Nous avons eu quelques semaines de pluie : ciel gris, terre grise et en liquéfaction, mort grise. Lorsque nous partons en camions pour les premières lignes, déjà l'humidité pénètre nos capotes et nos vêtements et elle persiste tout le temps que nous restons dans les tranchées. Nous ne nous séchons pas. Celui qui a encore des bottes en enveloppe le haut avec des sacs à terre, pour que l'eau argileuse n'y entre pas si vite. Les fusils s'incrument, les uniformes s'incrument, tout est en liquéfaction et en désagrégation ; tout est une masse de terre ruisselante, huileuse avec des mares jaunes auxquelles des flaques de sang mettent des spirales rouges. Les morts, les blessés et les survivants s'y enfouissent lentement.

La tempête fait rage sur nous. La grêle des éclats d'obus arrache en cette confusion grise et jaune les cris perçants, les cris d'enfant de ceux qui sont atteints, et pendant les nuits la vie déchirée gémit en aboutissant péniblement au silence suprême.

Nos mains sont de la terre ; nos corps, de l'argile ; nos yeux, des mares de pluie. Nous ne savons pas si nous sommes encore vivants.

Puis la chaleur s'abat dans nos trous, humide et visqueuse comme une méduse et, par une de ces journées de fin d'été, en allant aux vivres, Kat tombe à la renverse. Nous ne sommes que nous deux ; je panse sa plaie, le tibia paraît fracassé, en tout cas le coup a porté sur l'os de la jambe et Kat gémit désespérément : « Maintenant, juste maintenant... »

Je le console : « Qui sait combien de temps la tuerie durera encore ? Toi, tu es sauvé... »

La blessure commence à saigner violemment. Impossible de laisser Kat seul pendant que j'essaierais d'aller chercher un brancard. En outre, je ne connais pas de station sanitaire dans le voisinage.

Kat n'est pas très lourd ; je le prends sur mon dos et je me dirige vers le poste de secours.

A deux reprises, nous faisons halte. Le transport le fait souffrir beaucoup. Nous ne parlons guère. J'ai ouvert le col de mon uniforme et je respire fortement : je sue et ma figure est toute gonflée par les efforts que je viens de faire ; malgré tout, j'insiste pour que nous reprenions notre marche, car le terrain est dangereux.

« Nous repartons, Kat ?

- Il le faut bien, Paul.

- En avant donc ! »

Je le relève. Il se tient sur sa jambe intacte et s'appuie contre un arbre ; alors je prends avec précaution sa jambe blessée ; il se donne une secousse et je passe sous mon bras le genou de la jambe saine.

Notre chemin devient plus difficile ; de temps en temps un obus siffle.

Je vais aussi vite que possible, le sang de Kat coule goutte à goutte sur le sol. Nous ne pouvons nous protéger que très mal contre les obus, car, avant que nous soyons en mesure de nous abriter, ils sont depuis longtemps passés.

Nous nous mettons dans un petit entonnoir, pour attendre un peu ; je donne à Kat du thé de mon bidon. Nous fumons une cigarette.

« Oui, Kat, dis-je tristement, il faut donc maintenant que nous nous séparions. »

Il se tait et me regarde.

« Te rappelles-tu, Kat, l'oie que nous avons réquisitionnée ? Te rappelles-tu comment tu m'as sauvé de la boucherie, lorsque j'étais encore un bleu et que j'ai été blessé pour la première fois ? Alors je pleurais encore. Kat, il y a presque trois ans de cela. »

Il fait signe que oui.

La peur de rester seul surgit en moi. Lorsque Kat sera transporté ailleurs, je n'aurai plus ici aucun ami.

« Kat, il faudra de toute façon nous revoir, si vraiment la paix se fait avant que tu ne reviennes.

- Crois-tu qu'avec cette patte-là je redeviendrai apte au front ? demande-t-il amèrement.

- Tu guériras avec du repos. L'articulation est en bon état. Peut-être que tout ira bien.

- Donne-moi encore une cigarette.

- Peut-être pourrons-nous, plus tard, entreprendre quelque chose ensemble, Kat. »

Je suis très triste. Il est impossible que Kat, mon ami Kat, aux épaules tombantes et à la moustache mince, Kat que je connais mieux que n'importe quel autre être humain, Kat avec qui j'ai partagé ces années-là, il est impossible que je ne revoie plus Kat.

« Donne-moi ton adresse, en tout cas, Kat, pour quand je serai rentré chez moi. Et voici la mienne, je vais te la mettre par écrit. »

Je glisse le bout de papier dans sa poche. Comme je me sens déjà abandonné, quoiqu'il soit encore assis près de moi ! Dois-je me tirer vite une balle dans le pied pour pouvoir rester à côté de lui ? Soudain, Kat fait entendre un gargouillement et devient vert et jaune.

« Avançons », balbutie-t-il.

Je bondis fiévreusement pour l'aider ; je le prends sur mon dos et je me mets à courir, - une course modérée, au ralenti, pour que sa jambe ne soit pas trop secouée.

Ma gorge est sèche : je vois passer devant mes yeux des taches rouges et noires, lorsque, les dents serrées et

marchant toujours sans merci, en titubant presque, j'atteins enfin le poste de secours. Là mes genoux fléchissent, mais j'ai encore assez de force pour tomber du côté où Kat a la jambe intacte. Au bout de quelques minutes, je me relève lentement ; mes jambes et mes mains tremblent violemment ; j'ai de la peine à trouver mon bidon, pour boire une gorgée. Ce faisant, mes lèvres frémissent. Mais je souris : Kat est en lieu sûr.

Au bout d'un instant, je distingue le déluge confus de voix qui s'engouffrent dans mes oreilles.

« Tu aurais pu t'épargner cette peine », dit un infirmier.

Je le regarde sans comprendre. Il montre Kat et ajoute :

« Tu vois bien qu'il est mort. »

Je ne saisis pas ses paroles.

« Il a reçu un coup de feu dans la jambe », dis-je.

L'infirmier, sans bouger :

« Et aussi autre chose... »

Je me retourne. Mes yeux sont toujours troubles. Maintenant la sueur m'a repris ; elle coule le long de mes cils, je l'essuie et je regarde Kat ; il est étendu, immobile.

« Évanoui », dis-je rapidement.

L'infirmier sifflote doucement :

« Je m'y connais pourtant mieux que toi ! Il est mort ; je parie tout ce que tu voudras.

- Impossible, il y a dix minutes j'ai encore parlé avec lui ; il est évanoui. »

Les mains de Kat sont chaudes ; je le prends par les épaules pour le frotter avec du thé. Alors, je sens que mes doigts sont humides. Lorsque je les retire de derrière sa tête, je vois qu'ils sont ensanglantés. L'infirmier sifflote de nouveau entre ses dents :

« Vois-tu ? ... »

Kat, sans que je m'en sois aperçu, a attrapé en chemin un éclat d'obus dans la tête ; ce n'est qu'un petit trou, ç'a dû être un minuscule éclat, un éclat égaré, mais ça a suffi. Kat est mort.

Je me relève lentement.
« Veux-tu prendre son livret et ses affaires ? » me demande le gradé.
Je fais signe que oui et il me les donne.
L'infirmier est étonné.
« Vous n'êtes pourtant pas parents ? »
Non, nous ne sommes pas parents ; non, en aucune façon...
Vais-je pouvoir m'en aller ? Ai-je encore des pieds ?
Je lève les yeux, je les promène tout autour de moi et je tourne avec eux, en décrivant un cercle, jusqu'à ce que je m'arrête. Tout est comme d'habitude : sauf que le réserviste Stanislas Katczinsky est mort.
Ensuite, je ne sais plus rien.

XII

C'EST l'automne. Des anciens soldats, il n'en reste plus beaucoup. Je suis le dernier des sept sortis de notre classe.

Chacun parle d'armistice et de paix. Tout le monde attend. Si c'est encore une désillusion, ce sera la catastrophe. Les espérances sont trop fortes : il n'est plus possible de les écarter, sans qu'elles fassent explosion. Si ce n'est pas la paix, ce sera la révolution.

J'ai quinze jours de repos parce que j'ai avalé un peu de gaz. Je suis assis toute la journée au soleil dans un petit jardin. L'armistice va venir bientôt ; maintenant, je le crois, moi aussi. Alors, nous rentrerons chez nous ; c'est à quoi s'arrêtent mes pensées. Elles ne peuvent pas dépasser ce point. Ce qui m'attire et m'entraîne, ce sont des sentiments, c'est la soif de vivre, c'est l'attrait du pays natal, c'est le sang, c'est l'ivresse du salut. Mais ce ne sont pas là des buts.

Si nous étions rentrés chez nous en mil neuf cent seize, par la douleur et la force de ce que nous avons vécu, nous aurions déchaîné une tempête. Si maintenant nous revenons dans nos foyers, nous sommes las, déprimés, vidés, sans racine et sans espoirs. Nous ne pourrions plus reprendre le dessus.

On ne nous comprendra pas non plus, car devant nous croît une génération qui, il est vrai, a passé ces années-là en commun avec nous, mais qui avait déjà un foyer et une profession et qui, maintenant, reviendra dans ses anciennes positions, où elle oubliera la guerre ; et, derrière nous, croît une génération semblable à ce que nous étions autrefois, qui nous sera étrangère et nous écartera.

Nous sommes inutiles à nous-mêmes. Nous grandirons ; quelques-uns s'adapteront ; d'autres se résigneront et beaucoup seront absolument désemparés ; les années s'écouleront et, finalement, nous succomberons.

Mais peut-être qu'aussi tout ce que je pense n'est que mélancolie et abattement, choses qui disparaîtront lorsque je serai de nouveau sous les peupliers à écouter bruire leurs feuilles.

Il n'est pas possible que cette douceur qui faisait s'agiter notre sang, que l'incertitude, l'inquiétude, l'approche de l'avenir et ses mille visages, que la mélodie des rêves et des livres, que l'ivresse et le pressentiment des femmes n'existent plus. Il n'est pas possible que tout cela ait été anéanti sous la violence du bombardement, dans le désespoir et dans les bordels à soldats.

Les arbres ont ici un éclat multicolore et doré ; les baies des sorbiers rougissent dans le feuillage. Des routes courent toutes blanches vers l'horizon et les cantines bourdonnent de rumeurs de paix, comme des ruches.

Je me lève, je suis très calme. Les mois et les années peuvent venir. Ils ne me prendront plus rien. Ils ne peuvent plus rien me prendre. Je suis si seul et si dénué d'espérance que je peux les accueillir sans crainte.

La vie qui m'a porté à travers ces années est encore présente dans mes mains et dans mes yeux. En étais-je le maître ? je l'ignore. Mais, tant qu'elle est là, elle cher-

chera sa route, avec ou sans le consentement de cette force qui est en moi et qui dit « Je ».

Il tomba en octobre mil neuf cent dix-huit, par une journée qui fut si tranquille sur tout le front que le communiqué se borna à signaler qu'à l'ouest il n'y avait rien de nouveau.

Il était tombé la tête en avant, étendu sur le sol, comme s'il dormait. Lorsqu'on le retourna, on vit qu'il n'avait pas dû souffrir longtemps. Son visage était calme et exprimait comme un contentement de ce que cela s'était ainsi terminé.